



Étudiants et réfugiés main dans la main



Depuis la fin de février, Célia Callot et Ahmed Alazbat passent au minimum deux heures par semaine ensemble. GEORGES CABRERA

Antoine Grosjean

Pour Ahmed Alazbat, pas question de rester dans son coin à se languir en attendant d'être fixé sur le sort de sa demande d'asile. Ce Palestinien de 28 ans saisit toutes les opportunités qui lui sont offertes de rencontrer des Suisses. «Si on passe tout son temps sans sortir du centre de requérants d'asile, on ne peut pas comprendre les gens d'ici, leur culture», remarque-t-il. Quand on lui a proposé de participer au programme «UniR» de la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève, il s'est tout de suite porté volontaire.

Le but de ce projet pilote est de permettre aux réfugiés qui apprennent le

français de mettre en pratique leurs cours, tout en tissant des liens sociaux avec des étudiants locaux.

Naissance d'une amitié

Depuis la fin de février, Ahmed forme donc un binôme avec Célia Callot, 22 ans. Ils sont censés passer au minimum deux heures ensemble par semaine, mais en réalité, ils en font bien plus. «Nous allons boire des cafés, faire des balades, des visites au musée ou des sorties en soirée, raconte l'étudiante en psychologie. Nous avons vraiment eu un bon feeling et sommes devenus de vrais amis. Ahmed est quelqu'un de très souriant et extraverti, on a envie de le connaître. Il m'a même invitée à manger chez lui. Il cuisine très bien!» Ils sont en tout trente-cinq étudiants – dont trente-trois jeunes femmes – à avoir comme

elle décidé de tenter l'expérience de former un binôme avec un requérant d'asile.

Aux yeux d'Ahmed, ces rencontres avec Célia ne se résument pas à pratiquer le français, langue qu'il maîtrise déjà plutôt bien pour quelqu'un arrivé à Genève il y a un peu plus d'un an. Il y trouve aussi un avantage purement pratique: «En tant que réfugié, c'est utile de connaître quelqu'un qui sait comment



les choses fonctionnent en Suisse. Célia peut m'aider dans mes démarches administratives, par exemple pour remplir les formulaires afin d'avoir l'équivalence de mes diplômes.» S'il obtient l'asile, le Gazaoui espère pouvoir reprendre son métier d'assistant social. En attendant, il fait du bénévolat à la Croix-Rouge, dans des festivals ou avec des enfants autistes.

Changer de point de vue

De son côté, Célia, qui vise une carrière de psychologue dans l'humanitaire, avoue que participer au programme «UniR» lui a en quelque sorte ouvert les yeux: «Cela nous aide à relativiser nos problèmes. Ça fait parfois du bien d'être remis à sa place! Avec Ahmed, nous parlons de tout, il n'y a pas de tabou. Nous avons discuté de la situation au Proche-Orient, et son point de vue est différent de ce qu'on voit dans les médias. Par ailleurs, je l'ai présenté à mes amis et à mes connaissances, et les gens ne voient plus les requérants d'asile de la même manière. Ils réalisent que ce sont des gens comme vous et moi, mais qui ne peuvent pas vivre dans leur pays.»

Le projet «UniR» s'achève à la fin du mois de mai, mais l'Université envisage de le reconduire et de l'étendre à d'autres facultés. Ahmed, lui, compte bien poursuivre l'expérience. «Je remercie ceux qui m'ont permis de faire ça et j'espère pouvoir rencontrer d'autres Suisses.» En tout cas, sa relation avec Célia ne va pas s'arrêter là: «Nous allons continuer à nous voir, assure la jeune femme. Sinon ce serait triste!»

Le problème

Rien de tel, pour progresser dans l'apprentissage d'une langue que de la pratiquer régulièrement. Mais les requérants d'asile arrivés récemment manquent souvent d'occasions de mettre en pratique les cours de français qu'ils suivent, et ainsi de bénéficier d'une bonne intégration sociale. **AN.G.**